

Esther Brinkmann

*Chers invités, et surtout, bien sûr, chère Esther Brinkmann, une chaleureuse bienvenue de ma part également.*

Le point de référence le plus important pour les bijoux est l'être humain. Son corps est un piédestal et un paysage de fond : la nuque devient un présentoir pour les colliers ; la cage thoracique, un appui- support pour les broches ; les doigts, un axe autour duquel tourne la bague. Cela vaut pour tous les bijoux. Les travaux inhabituels et très personnels d'Esther Brinkmann reposent sur une découverte faite sur ce corps : très tôt, l'artiste a remarqué que les doigts de la plupart des gens ne sont pas placés peau contre peau. Au lieu de cela, il y a un petit espace entre eux. Depuis cet espace, elle a entendu un appel silencieux : Il y a de la place pour des bijoux ! C'est ainsi qu'elle a commencé à créer des bagues plus grandes que d'habitude, et surtout plus larges, car elles utilisent le vide entre les doigts. Et c'est ainsi qu'elle a pu créer des bijoux-objets – tout en veillant à ce qu'ils restent agréables à porter.

Il y a par exemple les bagues doubles : un anneau plutôt lâche en fer ou en or, et un deuxième anneau intérieur, une sorte de butoir en ébène, cuivre, os ou fer. Celui-ci entoure plus étroitement le doigt et maintient l'anneau extérieur en place. De plus en plus, Esther Brinkmann a élargi la forme extérieure, souvent conique, ressemblant à une coupe ou à une jupe, selon que l'on tient la main vers le bas ou vers le haut. Les bagues doubles permettent de magnifiques contrastes, par exemple entre le fer rouillé et l'or. La série "Sphère" montre également à quel point les bagues peuvent être grandes tout en étant portables : Il s'agit d'anneaux sphériques d'un diamètre d'environ 3 cm, portés à l'articulation du doigt, comme une petite capsule de fruit.

Esther Brinkmann préfère manifestement les bagues. Parmi tous les bijoux, la bague est le plus intime. Elle est la pièce la plus proche de nous, car elle est totalement au contact du corps. Nous ne touchons pas une broche, par exemple. Mais une bague se colle à notre peau, le métal frais prend la température de notre corps au bout de quelques secondes, se réchauffe, entoure le doigt, donne du soutien et procure un petit sentiment de sécurité et de force. Pour la personne qui la porte, une bague est en outre la pièce qu'elle regarde le plus souvent. Sans miroir, on ne peut pas voir une broche, un collier ou même ses propres boucles d'oreilles – la bague, oui. Si l'on se penche sur

l'histoire culturelle européenne, on constate que les bagues magiques sont particulièrement nombreuses : l'anneau du Nibelung, l'anneau du Seigneur des anneaux de Tolkien ou encore l'anneau de la parabole de Nathan le Sage, qui rend son porteur "agréable aux yeux de Dieu et des hommes", selon la formule de Lessing. Aujourd'hui, de nombreuses personnes portent des bagues comme porte-bonheur censés les protéger des mauvaises choses. C'est comme si une sorte de pouvoir était inhérent aux bijoux.

Pour des objets aussi particuliers, il faut bien sûr un emballage spécial. Bien sûr..., en fait cela ne va pas de soi : la plupart des bagues sont vendues dans des boîtes standard, dans des petits sachets ou simplement enveloppées dans du papier. Mais Esther Brinkmann fabrique pour ses bagues des boîtes individuelles dont l'exigence créative est égale à celle du bijou. Elle utilise pour cela du bambou et du MDF, du teck, de l'albâtre ou parfois du fer ; et les techniques de fermeture sont des plus diverses. Ce n'est pas la même chose de laisser une bague le soir au bord du lavabo, de la laisser rouler dans un tiroir ou de la ranger dans une boîte spécialement conçue pour elle. Une boîte protège. Elle est un lieu de repos et de retraite pour un bijou : une bague censée conjurer le mauvais sort et donner de l'énergie doit bien recharger ses pouvoirs magiques à un moment ou à un autre...

Chez Esther Brinkmann, cet abri se transforme en un écrin au design élaboré. Il reflète le respect et l'estime qu'elle porte aux bijoux. Mais cette boîte renferme aussi un secret : les bijoux d'Esther Brinkmann ont une double vie. Il y a la vie déjà mentionnée en rapport avec le corps humain. Et il y a l'existence en tant qu'objet, comme ici dans cette exposition, sur des tables et des podiums, sans contact direct avec un corps humain. Si nous voyons une bague à côté de sa boîte, nous ne pensons plus au doigt, au cou ou au thorax. Les pièces deviennent de pures sculptures.

En même temps, la boîte complique un peu la prise en main de la bague : Il faut d'abord la déballer. Ce déballage peut devenir un rituel. Il provoque un petit retard : le temps de se réjouir du bijou. L'élan du matin pour enfiler ses pantoufles, les tâtonnements pour atteindre l'interrupteur dans l'obscurité ou pour attraper les lunettes sur la table de chevet ; des automatismes du quotidien que nous effectuons inconsciemment et plutôt sans émotion. Mais après s'être habillé, il y a cette boîte avec la bague à l'intérieur. La façon dont elle est posée là, comme une petite sculpture à part entière, nous fait nous arrêter. La boîte transforme l'inconscient de l'instant en un processus d'accès très conscient. Il y a une promesse dans cet espace temporel. Les choses ne doivent pas devenir trop simples, cela paralyse la volonté et l'envie. Le bonheur naît de l'indisponibilité, du dépassement des obstacles.

Cela vaut également pour le processus de fabrication : Esther Brinkmann aime particulièrement travailler avec des matériaux durs. Le fer et le bambou, par exemple. Elle martèle des textures dans les surfaces, généralement à froid. C'est autre chose que de pétrir dans la cire ou de couler le métal. La résistance oblige à se concentrer, il faut savoir exactement ce que l'on veut et il faut s'imposer activement. On le voit dans les bijoux d'Esther Brinkmann. Ses bijoux ne sont pas forgés. Ses bijoux sont une décision. Une déclaration. Une idée qui prend forme.

Souvent, aussi, dur signifie lourd. Le poids joue un rôle important dans les bijoux. Il détermine les mouvements d'oscillation, par exemple pour un pendentif ou des boucles d'oreilles. En tant que porteur, on ressent le poids, il peut modifier toute notre attitude, notre démarche et notre gestuelle. Les pièces d'Esther Brinkmann ont du poids – à tous points de vue. Parfois, elle en joue de manière très offensive. Les bagues "Vase", par exemple, existent deux fois : la forme est la même, la silhouette d'un vase, mais la bague est une fois en or et une fois en jade. Ou dans une autre version en albâtre et en argent. Un cours de physique : quelle bague est la plus lourde ?

Le jade et le bambou, des signes calligraphiques secrets et des techniques inhabituelles : l'étrangeté est évidente dans les travaux d'Esther Brinkmann. Pendant près de dix ans, elle a vécu et travaillé en Chine et en Inde, deux "cultures totalement étrangères" pour elle, comme elle le dit elle-même. Des éléments de ces cultures ont fait leur entrée dans ses bijoux. Elle a toujours collaboré avec des artisans locaux, des émailleurs en Inde ou des experts en laque urushi en Chine. C'est ainsi qu'elle s'est rapprochée de la culture et des gens sur place. Ce sont des expériences que tout voyageur garde en mémoire, et pour lesquelles Esther Brinkmann est très reconnaissante.

Il y a par exemple une série d'anneaux de fer qui, de loin, rappellent des caractères d'écriture. Une sorte d'alphabet inconnu ou d'autres signes calligraphiques secrets. La surface est marquée par de profondes éraflures, des entailles qui s'étendent sur toute la surface. Comme l'écorce craquelée d'un arbre inconnu. Immédiatement, nous associons à l'Asie les broches de nuages rouges faites de ficelles. Il y a le rouge typiquement chinois, la cordelette, qui est un bien précieux en Asie, et de magnifiques ficelles et attaches nouées. Les nuages sont un motif très apprécié dans le bouddhisme. On les trouve partout, taillés dans la pierre et découpés dans le bois, sur les temples ou les objets. Ce qui est amusant dans ces œuvres, c'est qu'il ne s'agit pas de pièces asiatiques. Les Européens pensent aussi beaucoup à la couleur rouge, et les nuages sont nombreux dans l'histoire de l'art de nos pays, des fresques de plafond baroques aux peintures de paysage du XIXe siècle. C'est la combinaison du familier et de l'étrange qui fait le charme.

Certains dessins au lacet représentent des visages. Ils apparaissent en double : faits de ficelles rouges, comme dans le jeu enfantin des spirales, et comme empreintes de celles-ci en or ou en argent. Ce sont des pièces sur le thème de l'étrangeté. En tant qu'Européenne, Esther Brinkmann a souvent été dévisagée en Chine - non pas discrètement, mais assez directement. Une expérience totalement nouvelle et très étrange, raconte-t-elle. Les deux visages représentent ce moment de rencontre : le propre moi rencontre l'image que l'autre a de ce moi. Un travail incroyablement complexe, il s'agit de l'image de soi et des autres, de mascarades, de copies et de changements de perspective. Mais l'essentiel est une expérience personnelle de l'artiste. Nous touchons là à l'essence même de l'art.

L'art a le pouvoir de donner une forme aux expériences humaines et de les rendre communicables. D'un autre côté, chaque forme, chaque trait, chaque touche de couleur renvoie à notre intériorité (tout le reste peut aussi être bien fait, mais s'appelle design industriel). Dans chaque travail artistique, il y a un être humain. C'est pourquoi nous parlons de *bijoux d'auteur* : l'auteur ne fait pas seulement le bijou, il y met aussi une partie de lui-même. L'artiste en tant qu'être humain est perceptible dans la pièce finie. Le grand art consiste à transformer ces expériences personnelles en une image universelle. Les broches de nuages, par exemple, ne sont pas la figuration des nuages qu'Esther Brinkmann a vus en Chine. Ils sont un symbole général de changement, de la fugacité des choses. En tant que broche d'un rouge éclatant, elles représentent la capacité à pouvoir gérer cette fugacité de la vie.

Mais peut-être y voyez-vous tout autre chose. Toute association est bonne à prendre, dit Esther Brinkmann. Il est facile pour elle de lâcher prise et de confier les choses à d'autres. À 99,9 pour cent, elle fait des choses pour des gens qu'elle ne connaît pas. Ce qui compte, c'est que le porteur ou la porteuse y voie quelque chose qui *le* touche. Qui aiguillonne ses propres expériences, son vécu et ses émotions. Les bijoux peuvent bouleverser ou apaiser. Ils peuvent éveiller notre curiosité. Le bonheur le plus durable est celui où il y a quelque chose que nous ne comprenons pas tout à fait, quelque chose d'étrange sur lequel nous pouvons réfléchir plus longtemps. De nombreux collectionneurs d'art affirment que leurs collections ont été constituées selon ce principe : je ne comprends pas – cela m'intéresse – je veux l'avoir. Mais alors que l'on accroche les œuvres d'art au mur ou qu'on les place sur un piédestal et qu'on ne les touche plus, les bijoux sont soumis à un processus d'appropriation physique et mentale. Le porteur ou la porteuse s'approprie le bijou, le manipule, joue avec. Les bijoux ne sont pas intimes en soi. Ils *deviennent* intimes pour et par leur porteur.

La boucle est bouclée et nous en revenons à la phrase d'introduction : le point de référence le plus important pour les bijoux est l'être humain. Pas seulement son corps, mais aussi ses expériences. Et le bijou, surtout, ne renvoie pas qu'à *une* personne, il se situe dans une relation triangulaire entre la créatrice, la porteuse et l'objet. Il n'est pas indispensable que la créatrice et la porteuse se connaissent. Mais c'est agréable. Vous en avez ici l'occasion. Ce n'est certes pas *une occasion unique*, car je suis sûre qu'il y aura d'autres expositions de et avec Esther Brinkmann. Je vous le propose néanmoins : profitez-en ! n'hésitez pas à venir discuter avec l'artiste.